Représentations, usages et place des réseaux sociaux dans la pratique professionnelle des enseignants de l'école primaire

Julie PASCAU
Laboratoire MICA, axe ICIN – INSPE, Université de Bordeaux

Pour citer la référence
PASCAU Julie (2024). « Représentations, usages et place des réseaux sociaux dans la pratique professionnelle des enseignants de l'école primaire », *Revue Psychanalyse & Management – Édition académique en Ligne ISSN 2739-9656* - n° 01_2024, pp. 119-136

Table des matières

Une révolution numérique qui déstabilise la société 121
Vers la personnalisation et le compagnonnage numérique 121
Former les élèves à la maîtrise de l'information et à la culture numérique 122
Des usages numériques précoces, délinéarisés et multi-écrans chez les enfants 122
Connaitre les risques pour éduquer les enfants 122
Transmettre une culture numérique 122
La culture numérique comme la fusion des cultures informatiques, informationnelles et médiatiques 123
L'EMI : des définitions variées selon les objectifs de chaque acteur 124
Réseaux sociaux 125
Les usages des réseaux sociaux chez les enseignants 126
a. Les non-usagers des réseaux sociaux : entre manque d'intérêt et choix éclairé 126
b. Les réseaux sociaux : un outil de veille professionnel et personnel avant tout 127
c. La dimension sociale des réseaux sociaux 129
Les réseaux sociaux absents en classe à l'école primaire 130
Représentation de la place des réseaux sociaux dans l'EMI 132
L'usage et la connaissance des réseaux sociaux font-ils partie de l'EMI d'après les enseignants ? 132

Résumé : Les réseaux sociaux ont pris aujourd'hui une place considérable dans les usages numériques des individus et induisent des nouvelles formes de sociabilité et de communication (Cardon, 2011 ; Stenger, Coutant, 2011) ; Casilli 2012 ; Granjon, 2011), tout en collectant des données personnelles en lien avec le quotidien de chaque individu. Dans l'EMI, l'imaginaire lié aux réseaux sociaux est souvent très négatif et présenté comme un facteur de risques, cependant des chercheuses comme danah boyd ou Marlène Loicq montrent « comment et combien les usages adolescents de Facebook jouent un rôle primordial dans l'expérimentation de soi et la construction de la personnalité » (Cerisier, 2012).

Les programmes de l'école primaire concernant l'éducation aux médias et particulièrement le numérique ont évolué ces dernières années, cependant la dimension des réseaux sociaux reste évasive et sujette à interprétation. C'est pourquoi dans le cadre d'une recherche doctorale, nous avons interrogé des enseignants pour savoir dans quelle mesure ils connaissent et utilisent les réseaux sociaux dans leur sphère personnelle et leurs pratiques professionnelles, notamment pour éduquer les élèves à ces nouveaux médias. Cette communication présente les réseaux sociaux dans leur contexte sociétal, l'intérêt de transmettre une culture numérique à des enfants connectés pour enfin aborder la question spécifique des représentations, usages et pratiques des enseignants. Les résultats de cette recherche montrent que même si les enseignants n'utilisent pas les réseaux sociaux en classe, peu à titre privé, ils s'accordent à penser que les usages numériques des élèves ont évolué et qu'il devient

nécessaire de les éduquer aux enjeux des réseaux sociaux dans le cadre de l'éducation aux médias. Cependant ils restent démunis sur la manière de procéder en classe avec de si jeunes élèves.

Mots-clefs : Représentations – réseaux sociaux –enseignants – école primaire – éducation aux médias et à l'information (MIL)

Abstract: Nowadays, social networks have a considerable place in people's digital uses and induce new forms of sociability and communication (Cardon, 2011; Stenger, Coutant, 2011); Casilli 2012; Granjon, 2011), while collecting personal data related to everyone's daily life. The representations of social networks are often very negative and presented as a risk factor in MIL, however researchers like danah boyd or Marlène Loicq show "how and to what extent the adolescent uses of Facebook play a primordial role in self-experimentation and the construction of personality" (Cerisier, 2012).

Primary school curricula concerning media education and particularly digital education have evolved in recent years, however the social networks dimension remains elusive and subject to interpretation. This is why we interviewed teachers, as part of doctoral research, to find out how well they know and use social networks in their personal sphere and their professional practices, to educate students in these new media. This communication presents social networks in their societal context, the utility of transmitting a digital culture to connected children to finally address the specific question of representations, uses and practices of teachers. The results of this research show that even if teachers do not use social networks in class, and rarely do in the private sphere, they agree that students' digital uses have evolved and that it is becoming necessary to educate them in issues related to social networks in the context of media education. However, they remain helpless on how to proceed in class with such young students.

Keywords: social networks – Media information literacy (MIL) – teacher – primary school

Les mutations du XXI° siècle qu'ont subi à la fois le monde médiatique et la nature de l'information poussent à analyser le monde numérique avec les outils méthodologiques de la sémiopragmatique, à savoir la culture, les usages et les pratiques. L'espace numérique n'est qu'une aura analysable de ce que dispense la société, il est alors pertinent de se pencher sur la question culturelle, à savoir si cet espace produit sa propre culture ou s'il est le reflet d'une culture déjà existante, révélée uniquement par la numérisation des pratiques. Dans le cadre d'une recherche doctorale sur les représentations du numérique des enseignants, une partie a été accordée sur les représentations et les usages des enseignants mobilisant les réseaux sociaux à la fois dans leur sphère privée que dans le cadre de leurs pratiques professionnelles. Les enfants sont en effet de plus en plus présents sur les réseaux sociaux, notamment ceux centrés sur l'image comme Snapshat, Instagram et Tik Tok. Or les enquêtes sur les usages numériques des enfants ont tendance à ne pas envisager cette dimension car les CGU des réseaux sociaux préconisent de n'avoir un compte qu'à partir de 13 ans. Les programmes de l'école primaire concernant l'éducation aux médias et particulièrement le numérique ont certes progressé ces dernières années en établissant un référentiel EMI dès le cycle 4, cependant la dimension des réseaux sociaux reste très évasive et sujette à interprétation. C'est pourquoi dans le cadre d'entretiens, nous avons fait le point avec des enseignants pour savoir dans quelle mesure ils connaissent et utilisent les réseaux sociaux dans leur sphère privée, ensuite nous avons cherché à savoir s'ils utilisaient les réseaux sociaux dans le cadre de leur pratique professionnelle, notamment pour éduquer les élèves à ces nouveaux médias et enfin nous leur avons demandé s'ils pensaient qu'il fallait l'étudier en classe avec les élèves et comment cela pourrait être pertinent au regard des usages numériques de leurs élèves, en fonction des âges.

Cette communication propose donc tout d'abord de présenter les réseaux sociaux dans leur contexte sociétal, pour ensuite aborder la question spécifique des représentations, usages et pratiques des enseignants.

Une révolution numérique qui déstabilise la société

La nécessité de Former les élèves à la maîtrise de l'information et à la culture numérique (programmes, enjeux, usages numériques des enfants)

Usages des réseaux sociaux des enseignants

La place des réseaux sociaux à l'école dans les pratiques et les représentations

Une révolution numérique qui déstabilise la société

Vers la personnalisation et le compagnonnage numérique

L'évolution des technologies de l'information et de la communication avec Internet et le développement d'outils personnalisés comme les réseaux sociaux, les plates-formes collaboratives, les outils mobiles (le smartphone, la tablette), la numérisation massive de l'information et la collecte des data ont favorisé l'essor d'un compagnonnage numérique à tous les niveaux de la vie d'un individu comme l'explique Bernard Darras *« En seulement vingt ans, la plus grande partie des activités humaines s'est déplacée dans les mondes numériques, et le développement des ordinateurs personnels, l'Internet et la téléphonie mobile ont radicalement changé notre relation avec le monde »* (Darras, 2009, p. 11). Le traitement de l'information ne peut plus être fait à l'échelle humaine et les individus sont désormais assistés d'algorithmes pour les aider à filtrer l'information avant de pouvoir la traiter (moteurs de recherche, réseaux sociaux…). Notre identité numérique, consultable ou privée, devient une clef d'accès à l'information personnalisée : la biométrie permet de sécuriser notre smartphone (visage, empreinte digitale) ; notre géolocalisation nous permet de trouver des ressources locales sans avoir besoin de le spécifier dans notre recherche (dans les moteurs de recherche, les réseaux de rencontre, les sites d'achat….) ; l'activité sur les réseaux sociaux, le scan des mails et l'écoute des conversations (Siri, Ok Google, Alexa…) permettent de proposer des publicités ciblées au plus près des besoins. Les réseaux sociaux sont conçus selon les codes de l'UX design qui permet à l'utilisateur d'alimenter toujours plus l'application en data personnelles afin que l'outil soit le plus adapté à son usage. L'anthropologue Pierre Beckouche fait le constat en 2017 que *« l'effet transformateur du numérique est sous-estimé. Peut-être parce qu'il est associé à l'aspect ludique des jeux vidéo ou aux gadgets de nos téléphones, plus sûrement parce que la digitalisation de notre vie se diffuse avec l'ergonomie amicale des technologies qui savent se tourner vers les usages. Or il devient chaque jour plus évident que le tournant numérique n'est pas seulement technologique et qu'il a des implications profondes sur les pratiques sociales, les normes, les politiques publiques, les rapports de force internationaux »* (Beckouche, 2017). La discrétisation du numérique et son intégration au plus près de nos usages quotidiens masquent les enjeux politiques, économiques et sociétaux, comme la diffusion de fake news et la désinformation organisée en système qui sont difficiles à déceler sans une solide culture numérique. Vladimir Volkoff dans son ouvrage *La désinformation comme arme de guerre* qualifie la désinformation ainsi : *« à mi-chemin entre l'intoxication et l'influence »*, elle *« est systématique, professionnelle, a toujours recours aux mass-media, s'adresse à l'opinion mondiale et non pas à l'état-major de la nation cible. »* (Volkoff, 1986, p. 12-13). Les médias ont donc toujours été un vecteur privilégié pour diffuser de la désinformation, cependant les réseaux sociaux, étant sans filtre éditorial et sans censure, favorisent l'empowerment de certains mouvements extrémistes dont la désinformation et le harcèlement ciblé deviennent des armes politiques. Au-delà de l'aspect intentionnel de la propagande, la diffusion de l'information par des amateurs en temps réel entraine souvent la diffusion d'une information sans réelle vérification ou travail d'analyse. Dans ce cas, le sociologue Gilles Bastin préfère parler de mésinformation (Bastin, 2018, p. 9). Cette confusion des informations dans le monde numérique et la méfiance des citoyens sur la véracité de ce qui est diffusé dans les médias favorise l'essor des théories complotistes qui se diffusent de plus en plus largement, notamment par le biais des réseaux sociaux. Olivier Le Deuff explique que le « *la responsabilité de l'évaluation de l'information (Serres, 2005) reposant désormais sur l'usager, il est aisément constatable que tous les usagers ne sont pas armés de la même manière pour faire face aux conséquences de la désinformation ».* (Le Deuff, 2008, p. 2). Il est donc nécessaire d'éduquer les citoyens à la maîtrise de l'information et notamment aux codes spécifiques des réseaux sociaux

Former les élèves à la maîtrise de l'information et à la culture numérique

Des usages numériques précoces, délinéarisés et multi-écrans chez les enfants

L'enfant est confronté aux écrans très tôt via souvent le portable des parents en lien direct avec sa sociabilisation et la construction de son identité visuelle. La collecte de ces traces et la publication des photos sur les réseaux sociaux créent par là même une identité numérique à l'enfant avant même qu'il sache parler. 6 français sur 10 utilisent les réseaux sociaux.

Concernant les usages numériques des jeunes « *sur leur smartphone, les 7-12 ans plébiscitent les applications de jeux. Parmi les plateformes, YouTube se maintient au premier rang, désormais suivi de Snapchat qui poursuit une progression rapide, y compris auprès des 7-12 ans* » (Guillaume, 2018).

Ce qui est notable ces dernières années est la progression des usages numériques chez les très jeunes enfants, de moins de deux ans à six ans. Les étudiants en master MEEF professorat des écoles ont mené des enquêtes d'usages sur les enfants de leurs classe dans le cadre des séminaires de recherche en 2018-2019 et tous font remonter le constat de l'usage du numérique avec les tablettes ou les smartphones dès le plus jeune âge avec trois tendances principales : la consommation d'images animées sur YouTube dès la maternelle, le jeu en réseau Fortnite et l'utilisation du réseau Snapchat et de Tik Tok dès le cycle 2 qui permettent aux enfants de jouer avec des filtres ou de réaliser des clips vidéos avec les outils d'édition d'images intégrés.

Connaitre les risques pour éduquer les enfants

Même s'il existe un contrôle a priori de certains contenus, les enfants sont tout de même soumis à de nombreux risques lorsqu'ils naviguent dans les espaces numériques. Dans le cadre du projet E-risk, Camille Capelle, Anne Lehmans et Anne Cordier ont dressé une typologie des risques numériques auxquels sont confrontés les jeunes enfants et sont de huit types issus des représentations sociales (Capelle, Cordier, Lehmans, 2018)

Les enseignants lorsqu'ils mobilisent le numérique ont à la fois conscience de ces risques qui peuvent survenir à la suite de l'utilisation de certains outils en classe, mais comprennent aussi qu'ils ont un rôle à jouer dans la prévention de ces risques en dehors de l'école.

Mais au-delà d'une prévention des risques, le numérique en classe doit s'inscrire dans le dispositif plus global qu'est l'EMI pour développer l'esprit critique des enfants en leur donnant des connaissances spécifiques. L'apprentissage de la lecture et de l'écriture intervenant en CP, il est important de prendre en considération la place très importante de l'image et l'image animée dans les usages des enfants. Le numérique par sa présence en classe modifie la posture de l'enseignant, mais le pousse aussi à éduquer les enfants au numérique afin que les enfants, en fonction de leur développement cognitif et leurs usages personnels puissent être autonomes et en sécurité par l'apprentissage d'une forme d'éducation aux médias via le numérique. Sophie Jehel (Jehel 2012) souligne l'importance de mettre des mots sur ces manipulations opératoires pour éviter la pensée magique chez les enfants et ainsi leur permettre d'avoir une distanciation critique sur leurs usages.

Avec la prise de conscience des risques auxquels sont soumis les enfants, les enseignants sont amenés à dépasser l'approche technique du numérique pour transmettre une culture propre à ces espaces. L'intégration de la culture numérique dans les programmes favorise l'entrée du numérique en classe avec la disparition du B2I, le socle commun et le livret LSU. Cependant il est difficile de faire rentrer le numérique en classe sans une réflexion pédagogique sur les transformations que cela induit.

Transmettre une culture numérique

Sue Thomas à la suite d'une recherche sur l'impact des technologies de l'information et la communication sur l'écriture et la littérature introduit la notion de translittératie qui serait *« l'habileté à lire, écrire et interagir par le biais d'une variété de plateformes, d'outils et de moyens de communication, de l'iconographie à l'oralité en passant par l'écriture manuscrite, l'édition, la télé, la radio et le cinéma, jusqu'aux réseaux sociaux »* (Thomas Sue, 2007). De l'autre côté de l'Atlantique, Alan Liu, devenu une référence dans les *cultural studies*, et dans l'étude des nouveaux médias et de la lecture numérique propose le néologisme de « translittératie » pour comprendre le

sort des « formes narratives longues » (autrement dit les livres) lorsqu'elles sont transférées au numérique (Liu, 2012). Cette notion a été reprise dans le champ des sciences de l'information, notamment par des chercheurs français (Delamotte, 2013 ; Frau-Meigs, Bruillard et Delamotte, 2012 ; Liquète, 2012) qui adaptent la vision de Liu en y incorporant les sciences cognitives et les sciences de l'information afin d'éviter la formation de « silos » de recherche disciplinaires. Ces derniers se basent sur le document et les interactions qu'il suscite dans les cultures de l'information plus que par la langue. Ils mènent des recherches sur la translittératie en situations scolaires, sociales et professionnelles. Le terme « translittératie » désigne selon eux, *« l'ensemble des compétences d'interaction mises en oeuvre par les usagers sur tous les moyens d'information et de communication disponibles : oral, textuel, iconique, numérique,... essentiellement dans des environnements et contextes numériques »* (Delamotte, Liquète, Frau-Meigs, 2014). Olivier le Deuff dans son article de 2012 fait finalement le rapprochement entre littératies informationnelles, numériques et médiatiques qui se fondraient dans le numérique plus globalisant : « *Le constat d'une convergence médiatique liée au numérique succède à une période qui pourrait correspondre à une « querelle » des littératies. Les littératies informationnelles (information literacy) et médiatiques (media literacy) se sont donc disputées pendant plusieurs années une forme de leadership, chacune prétendant contenir l'autre. En parallèle, la littératie informatique (computer literacy) a connu également des évolutions du fait du numérique au point d'être souvent intégrée au projet d'une littératie du numérique (digital literacy) »*(Le Deuff, 2012). Il propose donc finalement de rapprocher l'ensemble des littératies dans un projet global et d'arrêter les distinctions entre MIL, EMI, culture ou éducation à car tous concourent aux mêmes objectifs de construire un objet commun d'études qui se rapproche davantage du terme *digital literacy* qu'on peut rapprocher du concept culture numérique.

La culture numérique comme la fusion des cultures informatiques, informationnelles et médiatiques

Le concept de culture numérique a été introduit dans le champ des SIC en lien avec la culture informationnelle aux débuts de l'émergence du numérique. En 2009, Brigitte Simonnot explique que « l*e concept de culture numérique ne peut se réduire à des capacités cognitives individuelles. La notion recouvre aussi un ensemble de pratiques culturelles et sociales qui doivent être prises en compte lorsque l'on parle de culture informationnelle »* (Simonnot, 2009). Pour elle, l'externalisation de la mémoire et les pratiques informationnelles mobilisant des outils algorithmiques modifient considérablement notre rapport au monde et elle rattache la notion de culture numérique à celle de culture informationnelle. Cependant 10 ans après avec les mutations de l'information et l'extension du monde numérique, la notion de culture numérique se détache de l'aspect purement informationnel pour être envisagée dans le cadre d'une vision plus large de cet espace constitué d'une forme de culture bien particulière, de l'intégration des médias qui se sont redéfinis et d'une information hétérogène. Hervé Le Crosnier reprend la posture anthropologique de l'analyse de la culture ancrée dans un cadre de socialisation développée par Mead ou Ruth Benedict pour définir la culture numérique en distinguant : « *d'une part, la culture au sens anthropologique, des attitudes, comportement et gratifications qui sont associées à la vie quotidienne et aux diverses pratiques d'une société, et d'autre part au sens d'une culture lettrée, qui enregistre les savoirs, les émotions dans des œuvres transmissibles* » Par exemple, Henri Jenkins a travaillé sur les communautés de fans de *star Trek* et parle dès 2006 de culture de la convergence dont le numérique favoriserait l'aspect transmédiatique des contenus, modifiant ainsi largement les formes culturelles traditionnelles (Jenkins 2013). A la suite de Jenkins, Mélanie Bourdaa a étudié le phénomène des fans et constate que « *les fans représentent non seulement un exemple de créativité mais également de performance et d'engagement en ce qui concerne les pratiques sociales et culturelles. La réception n'est plus juste assimilée à une consommation d'un produit culturel mais aussi à un déplacement continu entre créativité, choix tactiques, engagement (et parfois, refus, cela va de soi), et construction identitaire. La culture fan est une culture de la participation à travers laquelle les fans explorent et questionnent les idéologies de la culture de masse, en se positionnant parfois à l'intérieur et parfois à l'extérieur de la logique culturelle du divertissement commercial* » (Bourdaa, 2015, p. 4). Les formes spécifiques de la culture numérique réinterrogent donc le rôle du consommateur d'un produit culturel qui est désormais dépassé, car celui-ci a le pouvoir d'interagir, de modifier ou de posséder l'œuvre dans un espace où les normes sociales de respect du droit d'auteur sont largement contournées, voire transgressées, au profit de l'émergence d'une nouvelle forme de culture libre et

participative. D'après Brigitte Chapelain, « *intégrer les pratiques créatives* » est un bon levier pédagogique car cela se « *prête à l'enseignement des langues, mais à d'autres disciplines comme les arts visuels et l'éducation aux médias* » (Chapelain, 2013, p. 159). On peut donc aborder la culture sous l'angle spécifique de la création à l'école et non plus qu'en tant que spectateur, ce qui favorise la motivation des élèves, les aide à transposer des connaissances parfois abstraites et donne davantage de sens. Le numérique étant donné sa structure participative favorise d'ailleurs la redécouverte des théories socioconstructivistes de l'apprentissage initiées par Freinet ou Piaget.

L'EMI : des définitions variées selon les objectifs de chaque acteur

En 2013, à la suite de l'EMIconf de Lyon[1], l'EMI a fait l'objet de nombreuses publications qui ont posé des nouvelles bases pour réfléchir l'éducation aux médias. Dans l'introduction de ces journées, Eric Bruillard pose comme réflexion le lien entre les cultures numériques et l'éducation aux médias et à l'information en mettant l'accent sur la technicité comme moyen d'accéder aux humanités numériques, se distinguant ainsi des approches centrées sur l'information (Bruillard, 2013). Étant donné le contexte technologique, l'EMI doit être redéfinie au regard du nouveau paysage informationnel transformé par le numérique.

L'ouvrage *Cultures numériques. Education aux médias et à l'information*, coordonné par Mireille Lamouroux et Luc Trouche propose en 2017 une vision de l'EMI au service des apprentissages scolaires. Cet ouvrage lie franchement l'EMI au numérique étant donné sa ligne éditoriale et redéfinit cet objet avec quatre axes majeurs : éduquer à l'incertitude, les valeurs de la République, l'information et les pratiques pédagogiques innovantes. C'est une rupture dans le schéma classique de l'éducation aux médias qui est désormais largement centré sur l'information, le numérique et les valeurs citoyennes, davantage que sur le décryptage des médias classiques comme peut l'être l'approche allemande.

Laurence Corroy développe l'idée que cette éducation aux médias doit apprendre aux élèves une utilisation pertinente et autonome des médias tout en mettant en avant la dimension créative et communicationnelle, afin que les élèves puissent exercer leur liberté d'expression (Corroy, 2015). Les outils numériques doivent être mobilisés dans des approches pédagogiques socio-constructivistes pour donner du sens à cet apprentissage et les raccrocher à leurs usages personnels, en leur permettant de développer des compétences plus pointues en matière de création et de production.,

La difficulté réside cependant à expliquer des logiques communicationnelles dans un espace mouvant et en perpétuelle évolution. Chaque génération d'enfants est marquée par les outils propres à la période qu'il vit et on constate une accélération dans la succession d'espaces numériques (les blogs en 2005, puis les réseaux sociaux dans les années 2010 avec Myspace, Facebook, Twitter et maintenant les réseaux centrés sur l'image comme Instagram, Tik Tok, Snapchat…). Il est difficile de former des élèves à l'esprit critique sans être dans une analyse spécifique de l'environnement numérique qu'il côtoie au quotidien et qui marque sa sociabilité. Cela devient d'autant plus difficile d'aller dans une approche culturelle lorsque l'on a comme élèves des enfants de moins de douze ans qui sont encore dans une phase d'apprentissage opératoire et de découverte de l'environnement, spatial ou numérique. Même si le caractère instrumental des TIC ne doit pas être un objectif de l'éducation aux médias et à l'information, il est cependant une première étape nécessaire chez les enfants pour pouvoir poser une base dans la construction de cette culture, en s'appuyant sur leurs représentations et leurs usages personnels.

L'intérêt à cet âge est déjà de poser du vocabulaire et leur expliquer les spécificités du monde médiatique afin qu'ils sachent se repérer dans un environnement où tout est discrétisé et imbriqué. La logique de l'EMI peut se positionner dans une pédagogie socio constructiviste où l'enfant réfléchit sur ses usages, prend une distance critique sur ce qu'il consomme et échange avec les autres élèves et le professeur, afin de comprendre quelle est sa réception. L'enseignant doit jouer un rôle de guide expert qui leur apprend à décrypter les rouages de leurs usages sans être dans le jugement critique, tout en posant les jalons d'une culture médiatique et numérique.

[1] Conférence nationale *Cultures numériques, éducation aux médias et à l'information* qui s'est déroulée les 21 et 22 mai 2013 à l'Institut français de l'Éducation (ENS de Lyon)

Réseaux sociaux

Les réseaux sociaux ont pris aujourd'hui une place considérable dans les usages numériques des individus et les offres de plateformes sont multiples et variées. La définition d'Ellison et Boyd est éclairante : « *Un site de réseau social est une plate-forme de communication en réseau dans laquelle les participants 1) disposent de profils associés à une identification unique qui sont créés par une combinaison de contenus fournis par l'utilisateur, de contenus fournis par des « amis », et de données système ; 2) peuvent exposer publiquement des relations susceptibles d'être visualisées et consultées par d'autres ; 3) peuvent accéder à des flux de contenus incluant des contenus générés par l'utilisateur – notamment des combinaisons de textes, photos, vidéos, mises à jour de lieux et/ou liens – fournis par leurs contacts sur le site* » (Ellison, 2011). Chaque individu a ainsi la possibilité d'utiliser un espace personnel de publication sur une plate-forme en fonction de ses objectifs personnels. Avec l'utilisation des réseaux sociaux, chaque individu est amené à partager ses données personnelles avec les GAFAM (Google Amazon Facebook Apple Microsoft) ou des communautés en lien avec son quotidien. La configuration des plateformes selon le User Exerience design (UX design) pousse de plus en plus l'utilisateur à investir les réseaux en temps, en données et parfois même en affectif. On peut dégager six types de réseaux sociaux :

- Les réseaux sociaux généralistes (Facebook, Twitter) sont en perte de vitesse en 2022. Leur utilisation est orientée sur la veille informationnelle et la constitution de communautés d'échanges et de partage. Les identifiants Facebook sont aujourd'hui utilisés comme une forme d'identité numérique homogénéisée qui permet de se connecter et d'agréger de nombreux contenus. Le réseau twitter voit une affluence accrue chez les adultes, surtout autour des sujets polémiques et l'agressivité et les raids de harcèlement sont de plus en plus présents.
- Les réseaux sociaux centrés sur l'image fixe ou animée comme Instagram, Tik Tok, YouTube ou Snapchat. Ces réseaux ont du succès chez les jeunes et permettent de diffuser des images (fil d'actualité, live, diffusion…), et de plus en plus intègrent des fonctionnalités d'édition de l'image (montage, retouche, animation…).
- Les réseaux sociaux professionnels (LinkedIn, Viadeo, Researchgate, Viaeduc…) proposent des plates-formes centrées sur le réseautage professionnel, la recherche d'emploi et la veille professionnelle.
- Les plates-formes d'échanges de services, conseils et avis en lien avec des préoccupations quotidiennes, de passions ou basées sur l'échange/le partage de biens. On y trouve des sites comme Babelio qui permet de partager des avis sur ses lectures, Tripadvisor sur les restaurants et hôtels. Cependant des sites comme Uber, Airbnb, Vinted et Blablacar mettent en relation des individus qui proposent un bien ou une place sur un trajet contre rémunération et proposent un système d'évaluation sur le service rendu comme un indicateur de confiance. Ces sites participent à la disruption de l'économie, ou à ce que l'on a appelé l'uberisation dans les discours médiatiques.
- Les réseaux de rencontre se sont considérablement développés ces dernières années et ciblent tous les âges et catégories de la population. L'objectif dans ces sites est de mettre en relation des individus, les faire discuter, mais surtout collecter des données personnelles relatives à l'intime.
- Les réseaux documentaires autour de centres d'intérêt qui permettent de faire de la curation en collectant et partageant ses favoris autour de nos centres d'intérêt comme Pinterest, Scoop-it.

L'usage des réseaux sociaux concerne particulièrement le domaine de l'EMI car ils induisent des nouvelles formes de sociabilité et de communication (Cardon, 2011 ; Stenger, Coutant, 2011) ; Casilli 2012 ; Granjon, 2011), tout en collectant des données personnelles en lien avec le quotidien de chaque individu qu'il convient d'étudier pour en mesurer les impacts. Cela est fortement lié à la notion d'identité numérique. L'usage des réseaux sociaux transforme l'économie et la société, mais comporte aussi un certain nombre de risques pour la société qu'il est important de connaître pour encadrer les usages des élèves. La dématérialisation de la communication cristallise les tensions et peut favoriser le harcèlement en ligne sous couvert d'anonymat, cela peut induire un sentiment

d'isolement qui cohabite avec l'hyper connexion, le *stalking*[2], la consultation de « vies de rêve » et développe chez les individus fragiles une certaine dévalorisation de soi et peut avoir impact psychologique négatif. D'un point de vue politique, on peut réfléchir aussi à l'impact sur la société d'avoir un double numérique dès sa naissance et les conséquences de la surveillance généralisée. Ce sont aussi des outils pédagogiques riches que l'on peut mobiliser pour développer la créativité des élèves, tout en les éduquant à un usage citoyen comme l'évoque Laurène Graziani : « *C'est un excellent moyen pour promouvoir certains droits de l'enfant, comme le droit à la participation ou à l'information. Il peut d'ailleurs être considéré comme un véritable outil d'apprentissage, et même comme un outil démocratique, en ce sens qu'il renforce le statut citoyen de l'enfant. Mais pour cela, il est indispensable que l'enfant soit muni des outils nécessaires pour pouvoir mesurer ses actes et assumer ses responsabilités*» (Graziani, 2012). Dans l'EMI, l'imaginaire lié aux réseaux sociaux est souvent très négatif et présenté comme un facteur de risques, cependant des chercheuses comme danah boyd ou Marlène Loicq montrent « *comment et combien les usages adolescents de Facebook jouent un rôle primordial dans l'expérimentation de soi et la construction de la personnalité* » (Cerisier, 2012). Dans cette recherche, l'objectif est de comprendre comment les enseignants envisagent les réseaux sociaux dans leurs usages personnels et dans la pratique professionnelle.

Les usages des réseaux sociaux chez les enseignants

Pour connaitre les usages des réseaux sociaux des enseignants, nous leur avons demandé si à titre personnel ils en utilisaient et de développer leur réponse. Le premier constat est la forte proportion d'enseignants qui n'utilisent pas les réseaux sociaux dans leur sphère personnelle, puisque 41 % d'entre eux n'ont aucun compte sur les réseaux sociaux ou n'en utilisent pas du tout comme le montre le schéma ci-dessous.

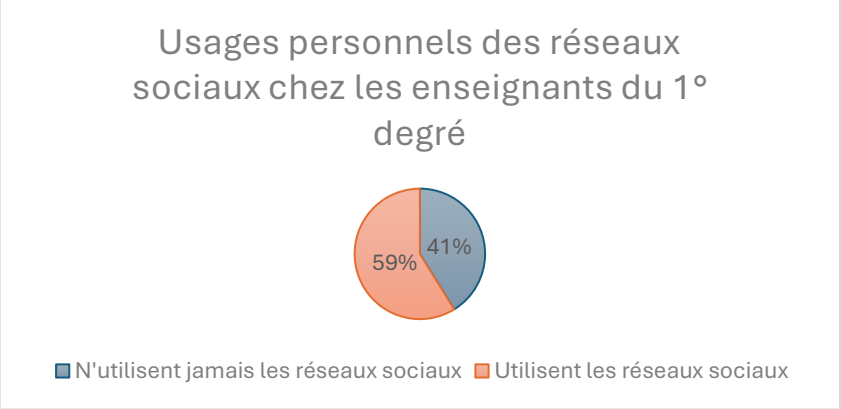


Fig. 1 Utilisation des réseaux sociaux par les enseignants du premier degré

Après avoir recensé les usages des réseaux sociaux, nous allons dégager les tendances et les différents types d'usages.

a. Les non-usages des réseaux sociaux : entre manque d'intérêt et choix éclairé

Sept n'utilisent pas les réseaux sociaux et n'ont aucun compte sur aucun réseau social dans toutes les tranches d'âge (41 % des répondants). Les raisons évoquées sont diverses. Les enseignants de plus de 50 ans avancent comme argument « *qu'il n'en voit pas l'utilité* » et que c'est chronophage (M. C) ou comme Mme K « *s'en méfie* » et qu'elle « *a peur de ça* » car elle ne veut pas que « *sa vie privée soit étalée sur ça* », bien qu'elle reconnaisse qu'elle ne sait pas s'en servir. Dans la tranche d'âge des 36-50 ans, un tiers déclare ne pas avoir de comptes sur les réseaux sociaux et une de plus déclare qu'elle n'en a pas, même si elle a un compte (Mme V) qu'elle consulte en déclarant : « *Je ne suis pas sur Facebook, parce que je ne l'alimente pas, mais je le regarde. Mais je n'y mets rien, je ne l'alimente pas, ce n'est pas trop mon truc* ». Les raisons évoquées sont le manque d'intérêt comme Mme P « *je n'ai aucun intérêt pour ces choses-là. Ça ne m'attire pas du tout* », un jugement négatif de ces pratiques comme M. O qui se dit « *réfractaire à plein de choses* » ou M. P qui déclare qu'il

[2] Traque en ligne due à une surveillance des données publiées

n'aime pas et n'a pas le temps pour ces choses-là. Leur non-présence est accompagnée de questionnement sur l'intérêt des pratiques des jeunes sur les réseaux sociaux qu'ils ne comprennent pas et qu'ils jugent négativement :

« Je reste questionneuse parce que je ne vois pas trop l'intérêt en fait de s'afficher, d'exprimer des faits, des lieux des poses, des ressentis vis à vis de qui ? Parce que si on a des amis identifiés, on peut très bien leur dire, on peut très bien échanger et côtoyer plutôt que de distribuer comme ça. Je ne comprends pas trop en fait cette démarche-là. En tout cas ce n'est pas la mienne » Mme P

« *Et en fait, est ce que c'est une vraie communication ou pas, ça me gêne parce qu'en fait, on peut avoir le portable mais quand les gamins sont ensemble, ils ont le portable et ils ne discutent pas. Ils sont avec le portable, chacun a son portable, à la limite on se montre ou on se fait écouter quelque chose, donc cette fracture moi ça m'ennuie donc j'ai voulu faire une barrière* » M. O

« *Pour moi je n'ai pas d'intérêts et en plus je m'en méfie énormément* » M. P

Il existe donc chez les 36-50 ans une réelle méfiance des réseaux sociaux et une inquiétude des dérives possibles liées à l'utilisation de ces outils. Ils dénoncent l'exhibitionnisme que cela encourage, la désocialisation et la menace d'être cyberharcelé avec les données exposées. La part des risques dans leur représentations est forte comme l'ont montré Capelle, Cordier et Lehmans dans leur recherche (2018), en particulier concernant « *les risques éthiques (identité numérique, gestion des traces, protection des données personnelles et respect de la personne dans sa vie privée)* », « *les risques cognitifs (perturbation des capacités d'attention)* » et des « *risques psycho-sociaux* » avec le harcèlement en ligne.

Dans la tranche d'âge des moins de 35 ans, génération qui a connu les smartphones lors de leur adolescence et l'apparition d'Internet dans leur scolarité obligatoire, 20 % déclare ne pas être présents sur les réseaux sociaux. M. M n'en voit pas l'utilité en habitant dans une zone rurale, même s'il reconnait que s'il habitait ailleurs il n'irait quand même pas sur ces réseaux, car il a une forte conscience des enjeux liés à la récolte de données personnelles : « *J'aurais envie de dire par choix, parce que c'est plus valorisant, mais en fait c'est parce que je n'en ai pas besoin. Ce n'est pas par désintérêt. Mais aussi je n'irai pas sur Facebook pour ce que c'est : cette centralisation de données personnelles dont la sécurisation est inexistante de façon ; on le voit il y a des données qui se perdent et les données sont commercialisées d'une manière ou d'une autre* ». M. G a une approche beaucoup plus militante, car même s'il reconnait l'utilité des réseaux sociaux comme Twitter comme source d'information, il les consulte toujours de façon anonyme et a mis tout un système en place sur son accès Internet pour ne pas être tracé : « *Je suis conscient aussi que ça me coupe de certaines habitudes prises par les élèves, donc c'est pour ça aussi que j'essaie de me tenir un peu au courant. Je sais comment marche Facebook quand même. Mais voilà c'est par choix de ne pas être fliqué, de ne pas voir mes données être exploitées par des multinationales du genre Facebook ou Google* ». La raison est de la non-utilisation est donc en lien avec une forte prise en compte des risques éthiques chez les plus jeunes.

Un peu moins de la moitié des enseignants interrogés ne sont pas présents sur les réseaux sociaux dans toutes les tranches d'âge, cependant les raisons sont différentes. Les enseignants les plus âgés n'en voient pas forcément l'intérêt, ne connaissent pas forcément comment ça marche, ont l'impression que c'est une perte de temps et ont du mal à comprendre l'intérêt de ces nouvelles sociabilités, tandis que les plus jeunes sont dans une démarche plus militante en se protégeant de la collecte des données par des multinationales.

b. Les réseaux sociaux : un outil de veille professionnel et personnel avant tout

10 des 17 enseignants interrogés utilisent les réseaux sociaux, soit presque 60%. Parmi ceux qui utilisent les réseaux sociaux, l'outil cité à chaque fois est Facebook en premier qui concentre la majorité des usages, trois citent Instagram, trois Twitter, deux Pinterest. Un seul cite les réseaux sociaux professionnels comme LinkedIn et Viadeo, M. B[3], mais il n'y est plus depuis qu'il est rentré dans l'éducation nationale et a réduit ses usages car il se présente comme « *un ancien addict des*

[3] N°5

réseaux sociaux », du temps où il était journaliste : « *j'avais un twitter très actif, après j'avais plusieurs comptes parce que j'ai le perso et le pro à chaque fois. J'avais un twitter très actif, j'ai eu Instagram… J'avais des comptes sur tout quoi, j'ai été très Facebook pendant toute une période, beaucoup de communication virtuelle oui et tous les réseaux sociaux professionnels j'oublie LinkedIn, Viadeo… bon maintenant que je suis dans l'éducation nationale j'ai tout viré. C'étaient plus des questions de sens personnel, j'avais besoin de prendre de la distance sur le fait que je me connecte à tous les trucs et j'avais envie justement d'un ancrage dans le réel, donc je suis retourné dans les livres et la vie réelle. C'était plus une décision personnelle, un rejet de tout ça parce que je commence à saturer grave ».* Rentrer dans l'Education Nationale lui a permis de mettre fin à son addiction comme il le dit et aujourd'hui il n'utilise plus que Facebook et Twitter qu'il juge ne plus vraiment utiliser. La majorité des enseignants utilisent les réseaux sociaux dans un but de veille, soit en lien avec leurs pratiques personnelles soit en lien avec leurs pratiques professionnelles :

« Je suis aussi abonnée sur Facebook avec France info puis d'autres » Mme AC

« Je me tiens informée de tous les événements dans la région, et puis je suis sur une page Facebook qui s'appelle « Prof en SEGPA » et on échange énormément entre enseignants. Il y a aussi une page qui s'appelle arts à l'école, où c'est vraiment une mine d'informations pour moi, y a « professeur dans le 64 » mais ça ce n'est pas ce que je trouve le plus intéressant. Mais en termes d'échanges de pratiques, de discussion instantanée, je trouve que c'est un outil formidable » Mme A

« On partage des articles avec des amis, c'est à dire que chacun dans un domaine, on lit des choses parce qu'on a tendance à approfondir ce qui est notre domaine professionnel ou notre domaine de passion et on partage ». Mme I

Ce qui est intéressant dans les discours, c'est cette façon de se défendre en présentant un usage « utile » pour montrer qu'ils se démarquent des usages classiques, comme exposer sa vie privée :

« Facebook mais je ne l'utilise pas comme certains l'utilisent c'est à dire que je n'étale pas du tout ma vie dessus. Je m'en sers plutôt comme un recueil d'informations, je suis inscrite dans des groupes, qui n'ont rien à voir avec l'école : les mordus des Pyrénées, des groupes de grimpe, aussi d'escalade et je vais me chercher les infos qui m'intéresse pour ma pratique personnelle sportive » Mme F

« Pour moi c'est vraiment un usage de formation professionnelle. […] Pour moi c'est piocher des bonnes idées Facebook en fait j'avais abandonné personnellement parce que ça m'intéressait plus, mais je m'y suis remise toujours du côté professionnel en fait parce que j'utilise une nouvelle méthode de mathématiques cette année et que c'est un inspecteur qui a fait cette méthode et qui publie des choses sur Facebook et ils ont créé des groupes par niveaux, CP, CE1… Et c'est pareil les gens se donnent des astuces, publient des fichiers de choses qu'ils ont modifiées, des choses qui ont marché, pas marché… Donc ça me sert à aller voir Pinterest : ça je m'en sers beaucoup pour prendre des idées pour l'art visuel par exemple en classe ». Mme L...

« Sur Facebook je suis sûr de nombreux groupes, de profs justement, où on échange beaucoup sur plein de niveaux, sur les problématiques qu'on rencontre dans notre travail et où ça j'y suis tous les jours, je vais souvent regarder un peu ce qui se passe là. Après aussi pour communiquer avec des amis et aussi me tenir au courant de l'actualité parce qu'il y a beaucoup de pages comme BFM, des choses comme ça, la république des Pyrénées par exemple. C'est ceux-là que je vais voir le plus régulièrement. Je danse, tout ce qui est salsa et tout ça, donc je me tiens au courant des événements aussi pour sortir ». Mme E

« Facebook en fait, ce n'est presque plus trop un compte personnel mais plutôt professionnel, parce qu'en fait je suis abonnée du coup maintenant à beaucoup de chaînes d'enseignement donc je suis beaucoup de choses là-dessus et les infos aussi. J'avoue que j'aime bien. Je suis abonnée à Courrier International, ce genre de choses, et je regarde les infos là-dessus. Instagram pour le coup ça serait plutôt personnel : suivre les infos, la famille, des amis etc. » Mme C...

« *Ça m'arrive, quand j'ai envie d'aller croiser des sources, je vais faire un tour sur twitter en tant qu'utilisateur anonyme pour fureter un peu, voir bon après c'est plus par curiosité pour essayer de trouver autre chose, mais sinon je ne l'utilise pas* » M. G

Lorsqu'ils déclarent faire de la veille, Facebook et Twitter sont majoritairement utilisés dans le cadre de leur métier, même si leurs fils d'actualité mélangent aussi leurs passions. La plupart des enseignants publie peu, mais ils déclarent lire beaucoup de ressources qu'ils ont découvertes grâce à des groupes de mutualisation de professeurs pour partager des documents et des expériences. La seule qui déclarent participer activement à ces groupes de mutualisation est Mme L qui est une des enseignantes qui a le plus fortement intégré le numérique en classe : *« [je publie très peu] des choses que j'ai faites en classe. Là en ce moment on utilise beaucoup tous une méthode qui s'appelle Narramus en langage en maternelle, des choses sur ce que je peux avoir fait en programmation avec les maternelles par exemple, l'encodage, des petites astuces qui m'ont bien plues en classe* ». Cela confirme le constat de Camille Tilleul que « *les pratiques médiatiques peuvent ainsi renvoyer à différents modes de participation en ligne, et à différents niveaux d'engagement de la part des individus qui communiquent et médiatisent des contenus sur les réseaux sociaux* » (Entraygues et alii, 2019. 35).

On sent quand même une gêne avec cette question, l'usage des réseaux sociaux semble un peu honteux quand on est enseignant et aucun ne déclare avoir des usages ludiques. Comme le dit Adeline Entraygues, « *dans les pratiques informationnelles entrent en jeu les représentations, les connaissances et les compétences individuelles et collectives* » (2019, 36), leur discours est donc révélateur d'une certaine représentation négative de ces outils. Ils justifient l'intérêt de cet usage par des préoccupations professionnelles, politiques ou de loisirs en inscrivant cela dans une démarche intellectuelle. On sent qu'utiliser les réseaux sociaux quand on est professeur, ce n'est pas très sérieux pour certains et qu'il ne faut surtout pas tomber dans le piège narcissique de les mobiliser à titre personnel.

c. La dimension sociale des réseaux sociaux

« *La dimension sociale renvoie à la diversité des types d'auteurs consultés et des espaces sociaux et rôles investis par les jeunes adultes* » (Entraygues et alii, 2019. 35). Dans les réseaux sociaux se mêlent tous les espaces communicationnels, qu'ils soient privés ou publics et facilite la communication au sein du réseaux par l'ajout systématique d'une messagerie personnelle.

Les pratiques de communication sont la deuxième activité faite par les enseignants sur les réseaux sociaux. Ils s'en servent pour communiquer avec leurs proches, surtout quand ils sont loin ou à l'étranger comme le cas de Mme D « *C'est pour avoir des nouvelles en fait de mes amis qui sont loin mais c'est tout, de moi n'y mets pas d'infos* » ou Mme V « *j'utilise parce que j'ai des amis à l'étranger et que souvent on fait des échanges au titre de l'éducation, notamment, mais après sur plein d'autres trucs encore, culturels et autres, perso* ». Mme F l'utilise épisodiquement pour communiquer avec ses proches, même si elle privilégie l'usage de technologies de communication plus classiques : « *Enfin je ne vais communiquer qu'avec mes proches. Après moi j'aime bien le téléphone encore* ». Mais cela peut être tout simplement pour échanger avec les amis et la famille, surtout dans le cadre de l'échange et le partage de photos : « *Je discute avec mes amis, je publie des photos qui sont seulement pour la famille ça c'est une chose* » Mme A....

La démarche de communication est appréciée, mais souvent justifiée par des situations exceptionnelles, comme si cela légitimait leur usage comme Mme J qui explique que c'est suite à ses voyages qu'elle a dû créer un compte ou Mme I qui voit l'intérêt du stockage et du partage de photos via les réseaux : « *Quand avec des amis on partait en weekend, on en avait assez de s'envoyer dix photos par mail, tout le monde devait envoyer 20 mails pour envoyer 150 photos, donc on a décidé de créer ces groupes fermés pour pouvoir partager nos données* ».

Les plus jeunes assument davantage de publier des informations en public sur les réseaux, car comme Mme E, ils ont compris que ces publications aidaient à entretenir un lien particulier : *« [sur instagram] je ne poste pas beaucoup quand même, c'est une photo tous les 4 mois. Parce que je sais qu'il y a d'autres personnes qui apprécient de voir les petites choses de ma vie, des choses personnelles, des moments de vie pour transmettre un peu de positif* ». Les réseaux sociaux sont donc connus et mobilisés dans la sphère personnelle de certains enseignants dans l'échange de photos personnelles, même s'ils ont tendance à préciser que c'est parce qu'ils ont une raison spécifique.

Tous justifient leurs usages et donnent une raison qu'ils jugent valables pour avoir certains usages, ce qui fait penser un peu à une pratique un peu honteuse et mal considérée dans la profession.

L'expérience particulière de Mme J lorsque l'on évoque les réseaux sociaux est à prendre en considération. Elle déclare avoir commencé à aller sur les réseaux sociaux à la suite d'un événement traumatisant qui a donné lieu à des publications sur les réseaux sociaux. Elle n'y était pas jusqu'à présent et c'est cet événement qui l'a poussée à s'inscrire pour surveiller ce qui se disait d'elle et de l'événement : « *je suis partie sur Facebook grâce à mon métier, parce qu'un beau jour de novembre il y a deux ans, je me suis pris trois coups de pied dans le ventre, un bon pain dans le visage ; je suis sortie à moitié assommée. […] c'est parti dans la presse et donc j'ai été alertée par des gens comme quoi j'étais un peu lynchée sur les réseaux sociaux. Donc du coup j'ai fait l'ânerie d'ouvrir un compte Facebook pour aller voir les saletés qui étaient dites, donc c'est parti de là*. ». Son ton détaché et ironique montre à quel point cet événement l'a marquée.

Les points de vue et les avis concernant sur les réseaux sociaux sont assez disparates et se divisent en deux catégories franches : ceux qui n'y sont pas et que ça n'intéresse pas et ceux qui s'en servent activement pour faire de la veille, surtout professionnelle, et communiquer avec leurs proches. Cependant peu d'entre eux publient des informations publiquement, ce qui correspond aux pratiques habituelles dont le taux d'actifs sur les réseaux est toujours plus faible que le nombre de lecteurs passifs. Cependant, il y a quand même cette idée qu'en tant qu'enseignant, on doit se méfier de son activité sur ces réseaux. Mme E l'exprime d'ailleurs très clairement : « *je suis peut-être trop méfiante, mais j'ai entendu plein d'histoires ou même des parents qui réussissent à s'intégrer dans les groupes comme ça, qui font des captures d'écran et c'est retourné contre nous après* ». Ceci est d'autant plus vrai qu'en 2019 un article de loi a été rajouté au Code de l'éducation par le ministre Blanquer qui instaure une surveillance de ce que disent les professeurs en ligne, pour faire respecter le devoir de réserve, la neutralité et l'obligation de discrétion professionnelle : « *L'engagement et l'exemplarité des personnels de l'éducation nationale confortent leur autorité dans la classe et l'établissement et contribuent au lien de confiance qui doit unir les élèves et leur famille au service public de l'éducation. Ce lien implique le respect des élèves et de leur famille à l'égard des professeurs, de l'ensemble des personnels et de l'institution scolaire* » (Art L 111-3-1). Dans les applications par le Tribunal administratif, l'administration se voit accorder le droit d'utiliser des conversations publiées sur les réseaux sociaux pour instruire une procédure disciplinaire. Le devoir de réserve est étendu sur les réseaux et participer à des débats politiques en ligne laisse des traces collectables et transférables, ce qui renforce la méfiance de ces outils, même s'ils sont une aide formidable à l'organisation des mouvements sociaux.

Les réseaux sociaux absents en classe à l'école primaire

Aucun enseignant interrogé n'a utilisé les réseaux sociaux avec les élèves pour créer un compte, faire de la veille ou publier des informations. Seul Youtube est mentionné, mais uniquement dans le but de visionner des vidéos en classe comme Mme A « *Oui YouTube enfin oui mais on regarde des vidéos juste ».*

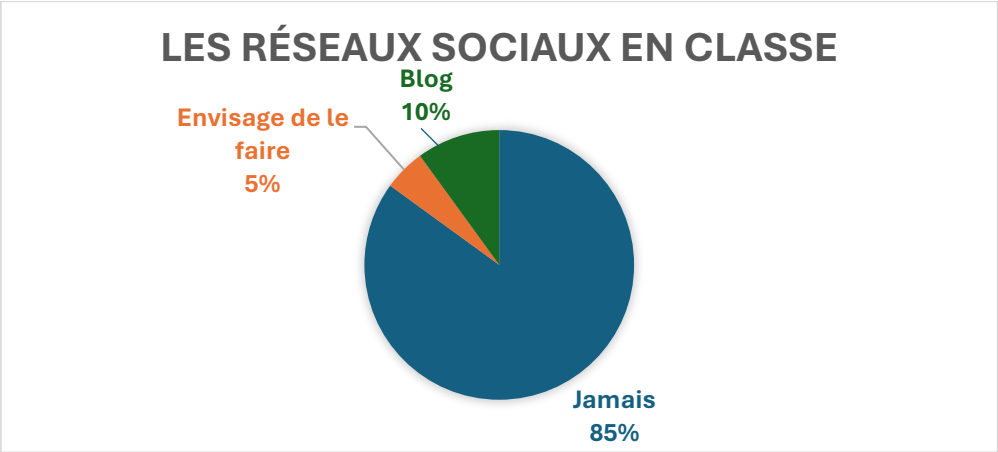


Fig. 2 Utilisation des réseaux sociaux en classe

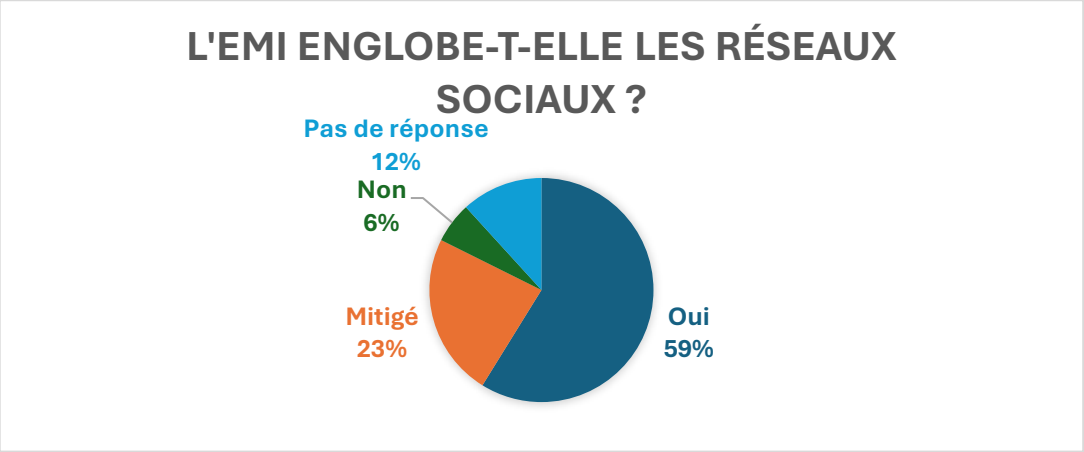
Mme I confirme cette idée que les réseaux sociaux n'ont pas vraiment pris place en classe, car en tant que remplaçante, elle n'en a jamais observé l'usage, même quand elle était dans un autre département : *« Je n'ai jamais vu une classe utiliser un réseau social, j'ai vu des blogs d'école et dans ce cas-là, il peut arriver de faire la mise en ligne ou de publier. Mais dans ma pratique, je n'ai jamais utilisé que ce soit Instagram, Facebook, des choses comme ça* »[4]. Elle explique qu'elle-même n'a pas pensé à l'utiliser, car dans sa propre pratique personnelle, elle ne les mobilise pas. Cependant elle n'est pas hostile à l'idée de les introduire en classe, elle juge même cela intéressant. Mme E explique elle que c'est par manque de temps qu'elle ne l'a jamais fait en classe. Mme V qui n'a jamais utilisé les réseaux sociaux non plus envisage cependant l'utilisation de Twitter dans le cadre d'un projet qu'elle est en train de monter, car elle pense que cela pourrait apporter une nouvelle dimension, mais pour l'instant elle privilégie l'usage du mail : *« c'est rigolo que vous posiez la question parce que là on est inscrite avec une collègue sur problematerre qui est un site de maths, d'échanges de problèmes de math en cycle 1 qu'écrit une collègue et elle passe par twitter. Mais j'ai squeezé parce que je n'avais pas de compte twitter ; je sais que ça existe mais ça m'a interpellée, je me suis dit, ça doit être sympa. Je ne l'ai pas fait parce que du coup on échange par mail avec la classe voisine »*[5]. Le mail ou Skype est privilégié pour la communication avec les parents et certains disent qu'ils utilisent le blog de l'ENT pour publier les travaux des élèves, même si cela n'est pas ergonomique. Mme C s'est même posée la question d'utiliser Instagram pour poster les photos des élèves ou même d'utiliser Twitter pour des travaux sur l'écriture, tellement l'usage de l'ENT n'est pas ergonomique : *« c'est vrai que je m'étais dit, prendre des photos sur Instagram des élèves qui font des jeux de maths, prendre la trace écrite qu'on vient de construire ensemble en photo, ça serait chouette parce que sans forcément que y ait des photos d'élèves du coup, ça permettrait de dynamiser un peu, d'être suivis par eux, par des parents, de les sensibiliser à plein de choses donc pourquoi pas. Mais c'est vrai que le compte Twitter, j'aimais bien aussi parce qu'il faut mettre des mots clés et qu'en fait les enfants, ils ont beaucoup de mal à résumer des textes, à dire les idées phares et cela force aussi… et du coup ça, ça fait aussi travailler des notions de français et de lecture, je pense que ça serait intéressant, mais je pense qu'il faut quand même les connaissances personnelles et un investissement et bien penser ce qu'on y met. Qu'est-ce qu'on y met ? Qu'est-ce qu'on ne met pas ?»*[6]. Ils ont conscience que leurs élèves sont déjà sur les réseaux sociaux, surtout en cycle 3 comme Mme A qui dit : « *j'avais des élèves qui avaient un compte Facebook en CM2, oui j'en avais plein* ». M. P n'utilise pas les réseaux sociaux en classe, mais les met en garde sur leur utilisation et ses dangers, notamment les problèmes d'usurpation d'identité et de manipulation.

Il n'y a pas d'hostilité vis-à-vis des réseaux sociaux en classe à l'école primaire sauf pour un enseignant, mais davantage un manque de connaissances de ces outils et une tendance qui pousse les enseignants à privilégier les outils institutionnels dans le cadre de la pratique de classe. Certains

[4] N° 9
[5] N°1
[6] N°11

enseignants voient bien l'intérêt qu'ils pourraient en tirer avec les élèves, mais ils n'ont jusqu'à présent pas osé le faire ou pas pensé à le faire. Ceux qui passent le cap le font surtout dans le cadre d'un projet en lien avec l'extérieur de l'école ou parce qu'ils se trouvent limités par des outils institutionnels peu efficaces, mais jamais dans l'optique d'encadrer les usages des enfants. Les réseaux sociaux sont perçus avant tout comme des outils de publication et d'ouverture de la classe vers l'extérieur.

Fig. 3 : L'usage des réseaux sociaux en classe est-il considéré comme un élément de l'EMI



Représentation de la place des réseaux sociaux dans l'EMI

L'usage et la connaissance des réseaux sociaux font-ils partie de l'EMI d'après les enseignants ?

- *Oui les réseaux sociaux font partie de l'EMI (62%)*

La majorité des enseignants (59%) considère que l'usage des réseaux sociaux en classe fait partie de l'EMI, tout en précisant qu'il faut savoir à quel âge on peut l'aborder et sous quel angle (M.C). Pour Mme P, l'objectif est « *d'amener les enfants à avoir la capacité réflexive et aussi la capacité de choix »,* leur apprendre à ne pas subir dans leurs usages *: « je me protège, je m'épargne de la douleur de la lecture de ces images ou de la lecture de ces écrits* » car elle a bien conscience qu'ils utilisent déjà les réseaux sociaux dans leur sphère privée et que le rôle de l'école est de les accompagner et les protéger. M. M résume l'intérêt des réseaux sociaux en classe ainsi : « *Il peut y avoir des objectifs qui ne sont pas liés à l'EMI mais qui sont liés à la nature du projet, mais ça permettrait en utilisant des réseaux sociaux d'amener des connaissances d'une part sur leur fonctionnement et aussi des connaissances sur leurs dangers, sur ce que ça implique, plus distanciée* ». C'est ce que confirme Mme I en disant : *« je pense qu'en effet ça a sa place parce que les jeunes utilisent tout ça et donc il faut bien accompagner leurs pratiques* ». Mme F propose de l'intégrer, même si elle ne l'a pas fait et suggère de partir « *sur l'entrée témoignage pour les sensibiliser* »[7]. Mme L propose quant à elle d'aborder les réseaux sociaux dans le cadre pédagogique, pas seulement dans un but de prévention, mais pour aider les élèves à comprendre leurs mécanismes : « *il y a beaucoup de twittclasses sur Twitter et les élèves par exemple font la twictée, donc ils s'envoient la dictée via leur compte Twitter de classe et c'est quelque chose qui m'intéresse et qui du coup pour moi, non seulement permet de travailler la notion pédagogique en elle-même, on envoie la dictée à quelqu'un, mais du coup de sensibiliser beaucoup plus facilement les élèves à cet usage du numérique puisque : qu'est-ce qu'on envoie ? Qu'est-ce qu'on peut se permettre de marquer ? Qu'est-ce qu'on ne marque pas ? Comment ça se passe sur un réseau social ? Est-ce que sur tous les réseaux sociaux on peut faire la même chose ?* »[8]. M. B a sensiblement le même argumentaire : « *c'est pas mal je trouve pour apprivoiser l'outil et poser des questions, quoi de mieux que faire soi-même un parcours qu'on ferait à titre personnel plus tard. Avoir un compte twitter de classe par exemple pour expliquer ce qu'est le média, y est présent et analyser ce qu'on trouve et ce qu'on y fait je pense que c'est la source de pas mal de questionnements intéressants. Donc c'est une idée qui m'intéresse, je ne l'ai pas fait mais j'avoue*

[7] N°14
[8] N°17

que… Et même pour correspondre avec... Parce qu'on faisait des correspondances de classes on y a pensé, pour communiquer un réseau social si ça peut le permettre je pense. Les twictées aussi. C'est pas mal parce que du coup l'élève aujourd'hui il a une attention assez réduite en fait, et qu'il a besoin de choses dynamiques, qu'on l'intéresse et à nous aussi nous de nous adapter à ce qu'il a l'habitude de faire, s'il regarde beaucoup d'écrans, beaucoup de choses et que l'écran c'est à la maison et qu'à l'école zéro, c'est que l'école elle n'est pas non plus dans son rôle quoi ! Il faut équilibrer un peu je pense, donc c'est pas mal par rapport à l'utilisation de l'élève »[9]. Mme E explique aussi qu'il est intéressant de partir sur les bonnes pratiques à adopter sur les réseaux sociaux dans un but de prévention des dangers : « *essayer d'instaurer des bonnes habitudes et avoir un regard sur ce qui se passe, parce que je crois que si on veut créer un réseau social, on a la mainmise sur tous les échanges et tout ça. Mais du coup je pense que c'est important que l'on soit vigilant sur ce qui se dira si on en crée un.* »[10]. Mme C pense aussi qu'utiliser les réseaux sociaux en classe permet de ne plus être dans l'enseignant qui interdit des usages qui pourtant existent et d'être dans une approche plus constructive, qui fait sens pour les élèves car on leur donne un exemple concret : « *Ce serait un moyen, oui. Et je pense que ça serait beaucoup plus intéressant parce que sinon ça reste encore un petit peu : il ne faut pas faire ci, il ne faut pas faire ça. Donc plutôt que de le dire, autant voilà on va ouvrir un compte twitter : qu'est-ce qu'on y met ? Et cætera et je pense que ça aura beaucoup plus de poids si on le fait et qu'on le fait ensemble que juste de dire : oui… Bah c'est sûr, on peut aussi leur distribuer une feuille avec la charte du numérique etc. Si on ne s'en sert jamais, bon ils vont signer ça très naïvement et puis ça n'aura pas de sens pour eux, ils n'y mettront rien… Et je pense que oui, avoir un réseau social peu importe lequel, ça serait au contraire un bon moyen de leur montrer que nous aussi déjà on s'engage là-dedans parce que voilà si on ne respecte pas nous-mêmes certains aspects, ça n'a pas de sens pour eux non plus* ». Pour M. G, l'école doit s'emparer de cet aspect dans l'EMI car il juge négativement le fait de laisser des élèves seuls face à des médias : « *Ça serait abandonner tout un pan très important de l'éducation aux médias sous prétexte que ça ne convient pas à l'école alors que je pense qu'il faut qu'elle le prenne en charge. Pour moi, l'école n'a pas suffisamment pris en charge l'apparition de la télévision dans son temps, l'apparition de la télé-réalité et pour les réseaux sociaux je pense que c'est la même chose. Pour moi ce serait une sensibilisation à une utilisation raisonnée des réseaux sociaux. En fait, si l'école s'en empare, ça permet d'éviter que les élèves fassent n'importe quoi avec ou les utilise sans vraiment prendre conscience des risques et des limites* ». Plus les enseignants sont jeunes, plus la proportion de oui est importante.

- *Oui les réseaux sociaux font partie de l'EMI, mais…*

23 % des enseignants ont répondu oui à cette question, mais l'ont fortement nuancée par des limitations ou des réflexions. Mme K ne sait pas utiliser les réseaux sociaux, c'est pour quoi elle émet une réserve, mais elle suggère qu'on pourrait les utiliser « *pour communiquer avec une autre classe* », tout comme Mme V qui pense qu'utiliser Twitter peut être intéressant, même si elle a des doutes concernant l'usage de ces outils en maternelle : « *dès la maternelle je ne sais pas, mais là notamment l'occasion s'est présentée je me dis qu'après tout pourquoi pas, puisque c'était un tweet d'un compte twitter de classe. Ça m'a interpellée d'ailleurs, je me suis dit qu'il faudra que je m'y essaie. Je pense que moi ça va être juste dans le cadre d'un échange, je pense que c'est un support pour un échange de classe à classe. Pour moi ça va en rester là* »[11]. M. P dit oui sur l'usage des réseaux sociaux, mais ne parle que de l'ENT, ce qui révèle son manque de connaissances sur cet outil et ce qu'il peut en faire en classe. Mme J, quant à elle, pense que c'est quelque chose d'utile en classe, mais uniquement pour les élèves de cycle 3 et Twitter, car ses élèves sont trop faibles en lecture pour aborder des thématiques comme l'EMI. Les enseignants qui sont entre les deux opinions voient bien l'intérêt des réseaux sociaux en classe, mais ne font pas forcément le lien avec les enjeux que l'on peut aborder concernant les élèves, ils le réduisent à l'utilisation d'un outil numérique au service de la pédagogie, sans forcément oser le faire en classe par manque de connaissances et compétences.

[9] N°5
[10] N°2
[11] N°1

- *Non, les réseaux sociaux ne font pas partie de l'EMI (6%)*

Seule une enseignante ne voit pas la place des réseaux sociaux dans l'EMI car elle n'en voit pas l'intérêt : « *moi je ne me vois pas le faire. Mais parce que je n'en vois pas l'intérêt en fait. Non. Autant publier des petits articles sur le blog, mais ce n'est pas la même chose ?* ». Elle ne le voit que comme un outil pour l'écriture et du coup pense que le blog est un meilleur support que celui des réseaux sociaux.

Auteur : Julie PASCAU

Titre de la communication : Représentations, usages des réseaux sociaux et place dans la pratique professionnelle des enseignants de l'école primaire

Mots-Clés : Représentations – réseaux sociaux – numérique – enseignants

Dans le cadre d'une recherche doctorale sur les représentations du numérique, une partie a été consacrée aux représentations et usages des enseignants mobilisant les réseaux sociaux dans leur sphère privée et dans leurs pratiques professionnelles. Les programmes de l'école primaire concernant l'éducation aux médias et particulièrement le numérique ont évolué ces dernières années en établissant un référentiel EMI dès le cycle 4, cependant la dimension des réseaux sociaux reste très évasive et sujette à interprétation. C'est pourquoi dans le cadre d'entretiens, nous avons fait le point avec des enseignants pour savoir dans quelle mesure ils connaissent et utilisent les réseaux sociaux dans leur sphère privée, ensuite nous avons cherché à savoir s'ils utilisent les réseaux sociaux dans le cadre de leur pratique professionnelle, notamment pour éduquer les élèves à ces nouveaux médias.

Cette communication présente les réseaux sociaux dans leur contexte sociétal, l'intérêt de transmettre une culture numérique à des enfants connectés pour enfin aborder la question spécifique des représentations, usages et pratiques des enseignants.

Une révolution numérique qui déstabilise la société

L'évolution des technologies de l'information et de la communication avec Internet et le développement d'outils personnalisés comme les réseaux sociaux, les plates-formes collaboratives, les outils mobiles (le smartphone, la tablette), la numérisation massive de l'information et la collecte des data ont favorisé l'essor d'un compagnonnage numérique à tous les niveaux de la vie d'un individu. L'anthropologue Pierre Beckouche fait le constat que *« l'effet transformateur du numérique est sous-estimé »* (Beckouche, 2017). La discrétisation du numérique et son intégration au plus près de nos usages quotidiens masquent les enjeux politiques, économiques et sociétaux, comme par exemple la diffusion de fake news, la mésinformation (Bastin, 2018, p. 9), la désinformation (Volkoff, 1986, p. 12-13) organisée en systèmes qui sont difficiles à déceler sans une solide culture numérique. Il est donc nécessaire d'éduquer les citoyens à la maîtrise de l'information et notamment aux codes spécifiques des réseaux sociaux (Le Deuff, 2008, p. 2) via la transmission d'une culture numérique (Simonnot, 2009) .

Les réseaux sociaux ont pris aujourd'hui une place considérable dans les usages numériques des individus et induisent des nouvelles formes de sociabilité et de communication (Cardon, 2011 ; Stenger, Coutant, 2011) ; Casilli 2012 ; Granjon, 2011), tout en collectant des données personnelles en lien avec le quotidien de chaque individu. Dans l'EMI, l'imaginaire lié aux réseaux sociaux est souvent très négatif et présenté comme un facteur de risques, cependant des chercheuses comme danah boyd ou Marlène Loicq montrent « *comment et combien les usages adolescents de Facebook jouent un rôle primordial dans l'expérimentation de soi et la construction de la personnalité* » (Cerisier, 2012).

Eduquer aux médias et à l'information (EMI)

Ces dernières années la progression des usages numériques chez les très jeunes enfants est notable. Même s'il existe un contrôle a priori de certains contenus, les enfants sont tout de même soumis à de

nombreux risques lorsqu'ils naviguent dans les espaces numériques (Capelle, Cordier, Lehmans, 2018). Mais au-delà d'une prévention des risques, le numérique en classe doit s'inscrire dans le dispositif plus global qu'est l'EMI pour développer l'esprit critique des enfants en leur donnant des connaissances spécifiques. Sophie Jehel (2012) souligne l'importance de mettre des mots sur ces manipulations opératoires pour leur permettre d'avoir une distanciation critique sur leurs usages. Laurence Corroy développe l'idée que cette éducation aux médias doit apprendre aux élèves une utilisation pertinente et autonome des médias tout en mettant en avant la dimension créative et communicationnelle, afin que les élèves puissent exercer leur liberté d'expression (Corroy, 2015).

Représentations, usages et pratiques des réseaux sociaux

L'EMI est un dispositif mis en place en classe et qui dépend beaucoup des représentations de ses acteurs principaux, à savoir les enseignants. Les points de vue et les avis concernant sur les réseaux sociaux sont assez disparates et se divisent en deux catégories franches : ceux qui n'y sont pas et que ça n'intéresse pas et ceux qui s'en servent activement pour faire de la veille, surtout professionnelle, et communiquer avec leurs proches. Ce qui est intéressant dans les discours, c'est cette façon de se défendre en présentant un usage « utile » pour montrer qu'ils se démarquent des usages classiques, comme exposer sa vie privée. Lorsqu'ils déclarent faire de la veille, Facebook et Twitter sont majoritairement utilisés dans le cadre de leur métier, même si leurs fils d'actualité mélangent aussi leurs passions. La plupart des enseignants publie peu, mais déclare lire beaucoup de ressources qu'ils ont découvertes grâce à des groupes de mutualisation de professeurs pour partager des documents et des expériences.

Les pratiques de communication sont la deuxième activité faite par les enseignants sur les réseaux sociaux, mais souvent justifiée par des situations exceptionnelles, comme si cela légitimait leur usage.

Aucun enseignant interrogé n'a utilisé les réseaux sociaux avec les élèves pour créer un compte, faire de la veille ou publier des informations en classe. Seul YouTube est mentionné, mais uniquement dans le but de visionner des vidéos. Ils ont conscience que leurs élèves sont déjà sur les réseaux sociaux, surtout en cycle 3. Il n'y a pas d'hostilité vis-à-vis des réseaux sociaux sauf pour un enseignant, mais davantage un manque de connaissances de ces outils et une tendance qui pousse les enseignants à privilégier les outils institutionnels dans le cadre de la pratique de classe. Certains voient bien l'intérêt qu'ils pourraient en tirer avec les élèves, mais ils n'ont jusqu'à présent pas osé le faire ou pas pensé à le faire. Ceux qui passent le cap le font surtout dans le cadre d'un projet en lien avec l'extérieur de l'école ou parce qu'ils se trouvent limités par des outils institutionnels peu efficaces, mais jamais dans l'optique d'encadrer les usages des enfants. Les réseaux sociaux sont perçus avant tout comme des outils de publication et d'ouverture de la classe vers l'extérieur.

La majorité des enseignants (59%) considère que l'usage des réseaux sociaux en classe fait partie de l'EMI, tout en précisant qu'il faut savoir à quel âge on peut l'aborder et sous quel angle. Mme C pense aussi qu'utiliser les réseaux sociaux en classe permet de ne plus être dans l'enseignant qui interdit des usages qui pourtant existent et d'être dans une approche plus constructive, qui fait sens pour les élèves car on leur donne un exemple concret. Les enseignants qui sont entre les deux opinions voient bien l'intérêt des réseaux sociaux en classe, mais ne font pas forcément le lien avec les enjeux que l'on peut aborder concernant les élèves, ils le réduisent à l'utilisation d'un outil numérique au service de la pédagogie, sans forcément oser le faire en classe par manque de connaissances et compétences. Seule une enseignante ne voit pas la place des réseaux sociaux dans l'EMI car elle n'en voit pas l'intérêt. Elle ne le voit que comme un outil pour l'écriture et du coup pense que le blog est un meilleur support que celui des réseaux sociaux.

Bibliographie

BASTIN, Gilles, 2018. R. In : *Petit lexique du journalisme* [en ligne]. Presses universitaires de Grenoble. pp. 127-133. Journalisme en +. Disponible à l'adresse : https://www-cairn-info.docelec.u-bordeaux.fr/petit-lexique-du-journalisme--9782706142338-page-127.htm

BECKOUCHE, Pierre, 2017. La révolution numérique est-elle un tournant anthropologique ? *Le Débat*. 2017. Vol. 1, n° 193, pp. 153-166.

CAPELLE, Camille, CORDIER, Anne et LEHMANS, Anne, 2018. Usages numériques en éducation : l'influence de la perception des risques par les enseignants. *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne]. 2018. N° 15. Disponible à l'adresse : http://journals.openedition.org/rfsic/5011

CARDON, Dominique, 2011. Réseaux sociaux de l'Internet. *Communications*. 2011. Vol. 1, n° 88, pp. 141-148.

CASILLI, Antonio A., 2012. Être présent en ligne : culture et structure des réseaux sociaux d'Internet. *Idées économiques et sociales*. 2012. Vol. 3, n° 169, pp. 16-29.

CERISIER, Jean-François, 2012. La culture numérique dans le champ de l'éducation, quelques références bibliographiques. *Distances et médiations des savoirs* [en ligne]. 2013 2012. Vol. 1. Disponible à l'adresse : https://journals-openedition-org.docelec.u-bordeaux.fr/dms/163?lang=en

CORROY, Laurence, 2015. Les défis de l'éducation aux médias au XXI° siècle : créativité et numérique. In : *Colloque international. Education aux médias et pratiques pédgogiques innovantes* [en ligne]. Paris : Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. 4 juin 2015. Disponible à l'adresse : http://www.univ-paris3.fr/education-aux-medias-et-pratiques-pedagogiques-innovantes-333115.kjsp

GRANJON, Fabien, 2011. Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux. *Hermès, La Revue*. 2011. Vol. 1, n° 59, pp. 99-104.

JEHEL, Sophie, 2012. Comment la faiblesse de la médiation parentale sur Internet favorise chez les préadolescents le développement d'une pensée magique. *Enfances & Psy*. 2012. Vol. 55, n° 2, pp. 40-50.

LE DEUFF, Olivier, 2008. « De la méfiance à la défiance : analyse informationnelle du mythe du complot. *R3I. revue internationale en intelligence informationnelle*. 2008. pp. 1-11.

STENGER, Thomas et COUTANT, Alexandre, 2011. Ces réseaux numériques dits sociaux. *Hermès, La Revue*. 2011. N° 59.

VOLKOFF, Vladimir, 1986. *La désinformation, arme de guerre*. Paris, France : Juilliard. L'âge d'homme.